

---

## Expériences olfactives de la ville pour le piéton (versão em francês)

David Le Breton

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pontourbe/9957>

DOI : 10.4000/pontourbe.9957

ISSN : 1981-3341

### Éditeur

Núcleo de Antropologia Urbana da Universidade de São Paulo

### Référence électronique

David Le Breton, « Expériences olfactives de la ville pour le piéton (versão em francês) », *Ponto Urbe* [Online], 27 | 2020, posto online no dia 28 dezembro 2020, consultado o 30 dezembro 2020. URL : <http://journals.openedition.org/pontourbe/9957> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pontourbe.9957>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 décembre 2020.



This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License.

---

# Expériences olfactives de la ville pour le piéton<sup>1</sup> (versão em francês)

David Le Breton

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Versão original recebida em / Original Version 28/09/2020

Aceitação / Accepted 10/12/2020

« Certes, notre monde est principalement et essentiellement visuel ; on ne ferait pas un monde avec des parfums ou des sons » (Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*).

## Flâner la ville

- <sup>1</sup> Les amoureux des villes regrettent la disparition progressive des singularités qui, il y a encore une vingtaine d'années, démarquaient une ville d'une autre au premier regard. Les mêmes magasins partout, presque les mêmes vendeurs, les mêmes restaurants, les mêmes cinémas, le même écrasement de l'espace par les impératifs de la circulation automobile. Pierre Sansot déplore à juste titre l'uniformisation des villes et des paysages. « Je croyais en me rendant à Brest me confronter à une ville océanique, pour le moins marine : je me promenais au milieu de couscousseries, de brasseries alsaciennes, de *fast foods* et de crêperies, qui par un comble de malchance, n'étaient même pas bretonnes. J'ai donc eu raison de m'émerveiller que, pendant longtemps des choses demeurent à leur place, à peu près semblables aux images qui les représentaient » (Sansot, 1996: 53). Pourtant nous continuons à aimer les villes en oubliant la déception, et même en la recouvrant de la jubilation de les parcourir à nouveau, comme si finalement nous ne cessons jamais de marcher dans une ville fantôme plus puissante que celle bien réelle que nous arpentons.

- 2 Les trottoirs sont à la mesure du marcheur mais hautement fréquentés. Ce ne sont pas des sentiers, ils ne retiennent aucune empreinte de pas. Il ne saurait être question d'ajouter sa pierre à un cairn sous peine de se voir dresser une amende pour entrave à la circulation. Les seuls cairns sont ici les sacs en plastique ou les bouteilles qui jonchent le sol de certains lieux. John Muir, le découvreur et l'« inventeur » de la vallée du Yosemite, infatigable marcheur dans les contrées les moins sûres, et qui pouvait s'orienter sans carte sur des centaines de kilomètres dans le grand nord ou d'immenses forêts, prétendait se perdre dans les couloirs des hôtels de New York. Le jour où il cherche Central Park, il renonce très vite en pensant qu'il ne le trouvera jamais. « Je me sentais complètement perdu au milieu de ces foules immenses, du vacarme des rues et de ces immeubles énormes. Je me disais souvent que cette ville, j'irais volontiers l'explorer si, comme une région de collines et de vallées sauvages, elle était vide d'habitants » (Muir, 2006 : 135).
- 3 Le flâneur marche dans la ville comme il le ferait dans une forêt, en disponibilité de découvertes. Il « herborise sur le bitume » (Benjamin, 1979 : 57) à l'affût des visages ou des lieux, en quête de curiosités personnelles. Il est le contraire de ce savoureux personnage d'Henri Calet qui marche les yeux braqués sur le caniveau à la recherche de monnaies perdues par les passants, le seul apparemment à en trouver et à s'en féliciter car ses imitateurs ne trouvant jamais rien s'en lassent et lèvent enfin les yeux sur le spectacle des rues. Le flâneur chemine en suivant ses lignes personnelles de chant, ses attractions affectives régies par l'intuition du moment, l'atmosphère pressentie d'un lieu, avec toujours l'aisance à rebrousser chemin ou à bifurquer soudain si la voie empruntée n'est pas à la hauteur de ses attentes. Il reste en prise avec le génie des lieux, et se concilie le suivant s'il franchit un seuil géographique qu'il ignore encore mais le change de tonalité d'être. Il lui arrive aussi de désapprouver le génie de seconde zone d'un lieu qui lui paraît affligeant. Le chemin suivi ne connaît pas la même distance ni le même paysage selon le climat affectif où il est parcouru. Le degré de fatigue, de hâte, de disponibilité, les rendent plus ou moins propices. Son objectivité est toujours filtrée par l'atmosphère du moment. Il est une appropriation par corps, une affectivité en œuvre, jamais une physiologie pure, mais une psychologie ou plutôt une géographie affective. Le flâneur est l'artiste de la ville, une sorte de détective amoureux qui observe les passants comme le détail des façades ou l'ambiance des rues. Il n'est pas en quête d'un criminel mais de traces heureuses de vie, de scènes qui l'émeuvent ou le réjouissent, de choses à raconter ou à se remémorer. Les indices qu'il recherche sont sans utilité autre que d'éblouir l'instant. Pour Baudelaire, le flâneur est « le prince qui jouit partout de son incognito (...) Etre hors de chez soi, et pourtant se sentir partout chez soi ; voir le monde, être au centre du monde et rester caché au monde » (Baudelaire, 2010 : 22). Il néglige les parures les plus évidentes de la ville, il s'intéresse peu à son clinquant, mais plutôt à l'envers de ses décors, à ses passants, à ses rumeurs, à ses itinéraires qui impliquent de sortir des trottoirs les plus fréquentés des rues commerçantes pour emprunter les voies de traverse, les rues calmes, silencieuses dont il ne sait encore les trésors qu'elles dissimulent. « La valeur des villes se mesure au nombre des lieux qu'elles réservent à l'improvisation » (Kracauer, 1995 : 77). Espaces ouverts avec leurs lignes de fuites que sont les rues, les avenues, les boulevards, les rives d'un fleuve, les monuments, les jardins publics, les terrains vagues, parfois des montagnes ou des collines, la proximité du désert ou de la forêt, des plages ou des ports. Ce sont des lieux où se perdre car toute ville est toujours un peu labyrinthique. « J'étais dans un café de la banlieue de Zagreb, pas pressé, un vin blanc-siphon devant

moi. Je regardais tomber le soir, se vider une usine, passer un enterrement –pieds nus, fichus noirs et croix de laiton. Deux geais se querellaient dans le feuillage d'un tilleul. Couvert de poussière, un piment à demi rongé dans la main droite, j'écoutai au fond de moi la journée s'effondrer joyeusement comme une falaise. Je m'étirais, enfouissant l'air par litre. Je pensais aux neufs vies proverbiales du chat ; j'avais bien l'impression d'entrer dans la deuxième » (Bouvier, 1992 : 12).

## Sensorialités urbaines

- 4 La ville construit son propre cosmos en se détachant du reste du monde, elle efface les collines, les forêts, les champs, parfois même les rivières, les marais, les lacs, ou bien elle les insère dans un environnement remanié, organisé, sécurisé en fonction de leur accessibilité et de leurs éventuels dangers. Marchant dans la rue le piéton oublie qu'il parcourt des fantômes de forêts, des collines, des vallées, s'il marche sur des rochers ou sur la terre, dans l'aseptisation des anciennes sensorialités, il va d'un quartier à un autre sans plus observer de différences sinon dans l'architecture ou l'ambiance. Il n'y a plus de prés à saint Germain des Prés. Dans les quartiers de grands ensembles où toute la végétation a été détruite les rues portent des noms de fleurs dans une sorte de conjuration, mais elles ne sentent plus rien. La ville recompose le monde sans souci du paysage pour laisser place à l'asphalte et au béton, et donc souvent à une asepsie sensorielle. Les saisons l'indiffèrent car elle dispense un horizon d'artifices qui les rend sensibles seulement par le froid ou le chaud, la chaleur du soleil, la neige ou le verglas. Les étals du marché eux-mêmes sont trompeurs puisque les légumes ou les fruits viennent désormais du monde entier ou bien ils sont conservés dans le froid avant d'être vendus. On mange désormais des cerises en regardant la neige tomber à sa fenêtre. En ville, les saisons se repèrent surtout à la manière dont les piétons s'habillent.
- 5 La ville donne au passant ses propres chronologies qui sont d'un autre ordre, elle fête son urbanité, non sa ruralité. Lumières et guirlandes de Noël, feux d'artifice de la nouvelle année, apparition de terrasses de cafés aux premiers soleils du printemps, présentation des vitrines, changement des images publicitaires selon les marchés du moment, etc. Célébration de la marchandise et de la vie commune et non des métamorphoses de la nature. Les rues piétonnes sont plutôt favorables aux commerces. « La foule y piétine plus qu'elle n'y flâne. Dans une vacuité proche de l'ennui (...) Comment a-t-on pu rapprocher la flânerie du shopping ? La marchandise, qui y tient le premier rôle, fascine ses fidèles et je ne leur découvre pas le regard amoureux, songeur, de qui rêve le long d'une berge ou d'une rue habitée par les siècles, lequel préfère les visages et la peine et les joies de l'homme aux objets, si rares soient-ils » (Sansot, 2000 : 227). L'animation est reine à cause des magasins, des échoppes, des manèges, des cafés, des monuments dispersés ou réunis dans l'espace, etc. Mais la fête de la marchandise est banale et tend à devenir strictement identique dans les grandes villes du monde entier. On y retrouve les mêmes enseignes, les mêmes fastfoods, les mêmes films, et on y entend les mêmes musiques. On y sent les mêmes odeurs industrielles de la fabrique de la nourriture, même si des odeurs plus spécifiques s'y mêlent parfois.
- 6 La relation de l'homme qui marche à la cité, à ses rues, à ses quartiers, qu'il les connaisse déjà ou les découvre au fil de ses pas, est d'abord une relation affective et une expérience corporelle. Un fond sonore et visuel accompagne sa déambulation, sa peau

enregistre les fluctuations de la température et réagit au contact des objets ou de l'espace. Il traverse des nappes d'odeurs pénibles ou heureuses. Cette trame sensorielle donne au cheminement au fil des rues une tonalité plaisante ou désagréable selon les circonstances. L'expérience de la marche urbaine sollicite le corps en son entier, elle est une mise en jeu constante du sens et des sens. La ville n'est pas hors de l'homme, elle est en lui, elle imprègne son regard, son ouïe, et ses autres sens, il se l'approprie selon les lieux et les moments du jour et agit à son égard selon les significations qu'il leur confère. En ce sens, il existe mille villes dans la même ville, selon les appropriations individuelles et les lignes de chant qui guident les uns et les autres.

- 7 Dans la vie courante les perceptions ne s'additionnent pas, nous sommes immergés dans l'expérience sensible du monde (Le Breton, 2006 : 2017). A tout instant l'existence sollicite à la fois la multiplicité et l'unité des sens. Les perceptions sensorielles imprègnent l'individu en toute évidence. Ainsi, Nicolas Bouvier se balade au bord de la Save, à Belgrade, « Sur le quai, deux hommes nettoyaient d'énormes tonnes qui empestaient le soufre et la lie. L'odeur de melon n'est bien sûr pas la seule qu'on respire à Belgrade. Il y en a d'autres aussi préoccupantes ; odeur d'huile lourde et de savon noir, odeurs de choux, odeur de merde. C'était inévitable ; la ville était comme une blessure qui doit couler et puer pour guérir, et son sang robuste paraissait de taille à cicatriser n'importe quoi. Ce qu'elle pouvait déjà donner comptait plus que ce qui lui manquait encore. Si je n'étais pas parvenu à y écrire grand-chose, c'est qu'être heureux me prenait tout mon temps » (Bouvier, 1992 : 44). Description exemplaire, on ne peut isoler les sens pour les examiner l'un après l'autre qu'à travers une opération de démantèlement et d'abstraction. Nul n'est un naturaliste mobilisant dans son expérience du monde un sens après l'autre pour mieux l'analyser, la relation à l'environnement est de l'ordre d'une immersion. Nos expériences sensorielles sont les affluents qui se jettent dans le même fleuve qu'est la sensibilité d'un individu singulier jamais en repos, toujours sollicité par les mouvements du monde qui l'entoure. Les sens se corrigent, se relaient, se mélangent, renvoient à une mémoire, une expérience qui saisit toute la personne pour donner consistance à son environnement. Les stimulations se mêlent et se répondent, ricochent s'influencent les unes les autres en un courant sans fin. L'inconscient de la langue le rappelle à propos de l'odorat : Sentir, vient du latin *sentire*, qui signifie le fait général de percevoir, mais qui traduit aussi le fait de l'éprouver physiquement et de le sentir olfactivement, le même mot donne le nom *scent* (odeur).

## La ville par corps

- 8 Chaque citoyen a ses espaces, ses parcours de prédilection rodés au fil de ses activités et qu'il emprunte de manière univoque ou qu'il varie selon son humeur du moment, le temps qu'il fait, son désir de se hâter ou de flâner, les courses à effectuer en cours de route, etc. Autour de lui se dessine une myriade de chemins liés à son expérience quotidienne de la ville, le quartier de son travail, de ses cafés ou de ses restaurants, des administrations, des bibliothèques qu'il fréquente, ceux où vivent ses amis, ceux qu'il a connus dans son enfance ou à différentes périodes de sa vie. Il a aussi ses zones d'ombres : les lieux où il ne va jamais car ils ne sont associés à aucune activité, aucune incitation, à moins qu'il ne les traverse en voiture quelquefois mais sans la curiosité de s'y arrêter, ou encore les lieux qui lui font peur à cause de leurs conformations. Dans la marche

urbaine il ne s'agit plus de prendre la clé des champs mais celle des rues et de se laisser aller au fil des trottoirs.

- 9 Les sens ne sont pas en ville autant à la fête qu'ils le sont ailleurs. La sensorialité urbaine valorise la vue. En permanence le passant est sollicité par le spectacle de la ville (animations, vitrines, publicités, circulation routière ou piétonnière, incidents, etc.) Le regard, sens de la distance, de la représentation, voire même de la surveillance, est le vecteur essentiel d'appropriation par le citadin de son espace environnant (Le Breton, 2006 : 2017). La ville met les passants en position de regard les uns et les autres. Elle montre en permanence une forêt de visages. La déambulation urbaine implique de croiser et de voir en permanence les autres autour de soi, de ne jamais être en position de se dérober à leur regard. La visibilité mutuelle commande la fluidité des parcours, elle oriente favorablement les trajectoires en évitant en principe les heurts ou les bousculades. Le toucher est un sens oublié du marcheur urbain. Ailleurs, il ramasse une pierre sur le chemin ou une branche, ajoute un caillou à un cairn, cueille des myrtilles, caresse une fleur ou plonge les mains dans un ruisseau, mais en ville les contacts sont plus rares et moins sensuels, même si certains dans des lieux privilégiés aiment à « prendre le pouls des matériaux, saisir la chaleur ou la froideur d'une vitre, entendre du bout des doigts la respiration d'un arbre, acquérir le sentiment de la solidarité du construit, comme pour s'assurer de la réalité de la ville, de la naturalité de cet artifice suprême, en quelque sorte » (Paquot, 2006 : 67). Cependant marcher confronte à la chaleur, au froid, au vent, à la pluie, la ville manifeste sur la peau une tactilité changeante selon les moments du jour et les saisons, mais aussi selon l'état physique de l'individu fatigué, fiévreux, vivifié par le soleil ou l'averse. L'ouïe, hormis dans quelques lieux préservés, n'est guère à l'abri des brouhahas de la circulation routière ou de la musique des galeries commerciales (Le Breton, 2016). Nombreux sont en ville les « non lieux » en termes de sociabilité et de sensorialité, espaces désodorisés, aseptisés, désertés par les piétons : quartiers résidentiels ou de grands immeubles.
- 10 Bachelard parle de la ville comme d'une « mer bruyante » (1981 : 43). L'homme qui marche en ville baigne dans une sonorité souvent vécue à la manière d'un désagrément. Le bruit est un son affecté d'une valeur négative, une agression contre le silence ou une acoustique plus modérée. Il procure une gêne à celui qui le subit sur le mode d'une entrave au sentiment de sa liberté et se sent agressé par des manifestations qu'il ne contrôle pas et s'imposent à lui, l'empêchent de jouir paisiblement de son espace. Il traduit une interférence pénible entre le monde et soi, une distorsion de la communication par laquelle des significations sont perdues et remplacées par une information parasite qui suscite le malaise ou l'irritation. Le sentiment du bruit apparaît lorsque le son environnant perd sa dimension de sens et s'impose à la manière d'une agression laissant l'individu sans défense (Le Breton, 2017). Certains quartiers, certaines rues dispensent ainsi des ambiances sonores contrastées.

## Désodoriser la ville : un rappel

- 11 Longtemps les odeurs qui imprègnent les maisons ou les rues n'incommodent guère ceux qui y vivent. Des émanations déplaisantes sont parfois désignées, celles des excréments ou de l'urine par exemple, mais la moralisation des odeurs du quotidien n'est pas à l'ordre du jour. Pour Elias, les groupes sociaux privilégiés ne sont troublés par les odeurs de certains lieux que vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Entre le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup>

siècle la sensibilité olfactive se modifie, le sentiment de la puanteur de la ville commence à apparaître et devient insupportable, elle est associée à des miasmes délétères pour la santé et motive une mobilisation des savants pour l'étudier et en venir à bout. A. Corbin a retracé les épisodes de cette « hyperesthésie » qui modifie en profondeur la sensibilité olfactive de nos sociétés et amorce un processus qui n'a cessé de s'accroître. La corruption de l'air provoque l'inquiétude, elle porte la menace de la contagion et la mauvaise odeur devient insupportable : vapeurs s'élevant des marais ou de la boue, coexistence avec les animaux même en ville, odeur des cadavres émanant de cimetières surchargés, fumier, ordures abandonnées dans les rues ou amassées dans les faubourgs, égouts courant devant les maisons, carcasses d'animaux en décomposition, ruisseaux ou rivières mués en cloaques infâmes dispensant la fermentation et la putréfaction, églises où l'encens se mêle aux odeurs des corps décomposés des caveaux. Infections des prisons, des hôpitaux, de maintes industries d'où mille odeurs putrides se conjuguent. L'excrément et l'urine sont partout dans les rues à une époque où les latrines sont rares, et nombre de rues sans égouts. On y jette aussi les ordures. Un siècle durant, les chimistes s'efforcent de trouver le moyen de désodoriser les excréments (Corbin, 1982 : 145). Les vidangeurs empuantissent les rues. A. Corbin décrit la privatisation graduelle des matières corporelles et l'assainissement des villes et des immeubles.

- 12 Les périodes de chaleur sont intolérables provoquant une atmosphère insalubre et une odeur nauséabonde, stagnante à laquelle nul n'échappe. La ville effraie soudain les hygiénistes qui entendent la réformer. P. Camporesi signale dans la péninsule une situation du même ordre (1995). L'attention au putride, au méphitique, aux miasmes mobilise désormais les hygiénistes qui, entre 1760 et 1840, selon A. Corbin, se hissent au rang de héros en lutte contre les répugnances. Et l'olfaction joue un rôle essentiel dans la définition du sain ou du malsain jusqu'aux découvertes de Pasteur qui donnent congé aux miasmes et renvoient les mauvaises odeurs au seul inconfort, et non plus à la crainte de la maladie. De manière exemplaire, G. Heller retrouve à Lausanne la propagande pour la propreté et l'hygiène menée au tournant du siècle par la bourgeoisie bien-pensante à l'adresse des milieux populaires. Il ne s'agissait pas seulement d'être « propre » mais aussi d'être « pur », d'accéder à la dimension morale de la propreté. « Gage de santé physique, elle est aussi un gage de santé morale. La netteté du corps appelle la netteté de l'âme (...) La propreté est une gardienne de la santé, la sauvegarde de la moralité, le fondement de toute beauté » (Heller, 1979 :, 221).
- 13 La santé, la prévention des maladies, sont les alibis d'une autre quête, celle de conjurer la menace des classes laborieuses en les faisant rentrer dans l'ordre moral visuel et olfactif. La désodorisation et la mise au propre des milieux populaires est une tentative symbolique de mise au pas, une moralisation par l'hygiène. Certes, ces populations paient un lourd tribut à la maladie du fait de leur condition d'existence, elles vivent dans des quartiers délabrés qui sont des foyers d'infection. La politique hygiénique est un combat à double visage : s'il s'attache à neutraliser la saleté, les mauvaises odeurs, l'insalubrité, à construire des infrastructures plus adaptées à la vie commune, elle vise simultanément à réduire, à supprimer une zone sociale de chaos (à ses yeux) au nom du progrès. La propreté est alors érigée en forme de salut social, elle fournit une garantie de pureté, d'ordonnance tranquille dans le tissu du sens. *Cleanliness is next to godiness* (la propreté est proche de la piété) dit le puritanisme anglo-saxon.

## Villes d'ailleurs

- 14 Marcher dans les villes asiatiques, je pense surtout à l'Inde, confronte à un formidable désordre avec des trottoirs souvent inexistantes ou investis par une foule de véhicules ou de marchands, à moins qu'une échoppe n'en profite pour exposer ses produits. Outre les motos, les camions, les bus, les rickshaws, les voitures, les vélos, les mobylettes, les chariots tirés par des buffles, des chevaux ou des chameaux, etc., les rues sont investies également par les vaches, les zébus, les buffles, les chèvres, les chiens, les poules, etc., dont les excréments jonchent parfois l'espace, et la cour des miracles de la foule sur les trottoirs. Extraordinaire collage qui se résout en faveur le plus souvent des animaux, des vaches notamment qui même sur de grands boulevards, où elles s'étendent parfois pour se reposer imposent le respect. Les déchets sont souvent abandonnés sur les trottoirs ou au bord des routes. Pour un Occidental le spectacle est partout. L'odorat est aussi stimulé mais de façon contradictoire selon les lieux : odeur des piments, des fruits, des innombrables fleurs, mais aussi des pots d'échappement, des fumées de pneus brûlés, des nombreux dépôts d'ordures. Certaines rues de Madras, de Bombay, de Katmandu, etc., sont même irrespirables à cause des embouteillages et des odeurs ou des fumées de gasoil ou d'essence à telle enseigne que leurs habitants eux-mêmes commencent depuis peu à marcher avec des mouchoirs ou des masques sur le nez pour fuir une pollution que la chaleur rend d'autant plus insupportable. Mais ce sont aussi, dans les lieux plus tranquilles, les fragrances des encens qui brûlent un peu partout, notamment sur les autels des trottoirs ou dans les temples avoisinants les trottoirs, les odeurs des plats de la cuisine de rue, ou les émanations des matériaux ou des outils utilisés par les artisans aux ateliers ouverts, etc. Aucune de ces odeurs n'est perçue comme malodorante, une odeur est d'abord du sens, et ici infiniment varié dans ses déclinaisons mais il renvoie à l'évidence du monde, non à une morale (Le Breton, 2006 : 2017). « Tous ces flux odorants tracent dans la ville une cartographie mouvante et inépuisable, des notes de senteurs puissantes, fragiles et éphémères, non encore inscrites sur aucune carte géographique. Ces odeurs sont sans cesse enrichies par la perception que l'on en a, contrariée par des facteurs d'ordre naturel et incontrôlables : souffle des vents, brise marine, taux d'humidité, et enfin amplifiée par le délai d'enlèvement des ordures » (Dulau, 1998).

## Odeurs urbaines

- 15 Contrairement à d'autres sociétés qui poussent loin l'art des odeurs, et dont les rues ou les maisons sont emplies d'exhalaisons de toutes sortes, les sociétés occidentales ne valorisent pas l'odorat. Elles sont ce dont on ne parle pas, sinon pour établir une connivence autour d'une puanteur. Elles relèvent moins d'une esthétique que d'une esthésie, elles agissent souvent hors de la sphère consciente de l'homme, orientant à son insu ses comportements. Les exhalaisons d'un lieu disent sa dimension morale, le climat affectif qui l'enveloppe. Elles donnent envie de s'y installer à demeure ou de le fuir, elles incitent à l'abandon ou à la méfiance, elles induisent l'inquiétude ou la détente. L'odeur est un marqueur d'atmosphère, une induction d'ambiance, elle est une enveloppe de sens qui oriente la tonalité affective du moment. Plus que les autres sens l'odorat souligne une tonalité particulière un rapport au monde. Sans lieu précis, volatile, atmosphère se répandant autour d'une zone simultanément localisée et



indéterminée, l'odeur est diffuse dans l'espace, elle imprègne les objets, les révèle, elle n'est pas enfermée dans les choses comme le goût, ou à leur surface comme la couleur, elle en est une enveloppe subtile, flottante dans l'espace, elle pénètre l'individu sans qu'il puisse s'en défendre. En identifier la source exige de tourner autour, de la chercher parfois sans certitude tant elle déborde son origine. Elle envahit celui qui la sent, pour le meilleur ou pour le pire. Elle détermine l'ambiance affective d'un lieu ou d'une rencontre car elle incarne une morale aérienne, puissante dans ses effets même si elle est toujours mêlée d'imaginaire et surtout révélatrice de la psychologie de l'homme qui sent. Ce n'est jamais l'odeur qui sent mais la signification dont elle est investie.

- 16 Selon l'emplacement de la ville, les quartiers, les rues, un découps d'odeurs accompagne le marcheur. Les classes populaires étaient réputées dégager des odeurs fétides. Il y a encore quelques décennies les villes possédaient des quartiers où dominaient des activités qui suscitaient des émanations olfactives spécifiques : les zones de marchés, les halles, le quartier des tanneurs ou des teinturiers, etc. Le passage d'un quartier à un autre marquait une subtile frontière olfactive. Désormais les transitions sont plus insensibles, les odeurs sont plus nomades que locales, elles fluctuent sur quelques dizaines de mètres quand elles sont présentes. Les échoppes laissent leur signature olfactive dans les environs selon les heures du jour : odeurs de mouton grillé, de saucisses, de poisson, odeurs sucrées des brioches, des pâtisseries, effluves du pain débordant le four, etc. Parfois ce sont les plats mijotant sur le feu qui diffusent leur invitation au-delà des fenêtres ouvertes et plongent le passant dans une rêverie culinaire, odeurs d'épices, de sauces, odeurs de fêtes. Elles font regretter que l'homme ne sache se nourrir olfactivement, à l'image des dieux, car ces festins seraient alors sans mesure et à la disposition de la griserie du premier venu quelle que soit sa fortune. Mais certaines odeurs sont artificielles et diffusent leurs arômes autour d'une boutique à travers une diffusion chimique efficace mais qui n'anticipe en rien le goût des produits. Le merveilleux goût de pain qui s'exhale n'a parfois rien à voir avec le pain que le client achète.
- 17 Au fil du trottoir ce sont les exhalaisons parfumées des passantes, les odeurs de savons ou de lotions plus banales et moins enclines à susciter l'imaginaire. Mais les hommes ne disposent pas en principe des qualités olfactives absolues d'un Grenouille, le personnage de Süskind, pour mettre à nu sans complaisance chaque piéton en faisant de l'odeur intime de chacun la part sensible de l'âme. Odeurs saisonnières des arbres, des fleurs, des feuilles, des fruits, odeurs de la terre après la pluie, des égouts trop gonflés, odeurs de la terre desséchée. La ville possède ainsi ses maigres réserves de nature, les jardins publics, bien assagis et réglementés, mais lieux odoriférants selon les saisons et les arbres ou les fleurs qu'ils proposent.
- 18 Des odeurs plus courantes naissent des pots d'échappements des voitures ou des motos. Parfois ce sont aussi les émanations peu ragoutantes des usines proches, celles pénétrantes d'une tannerie, d'une entreprise de traitement de produits chimiques. Certains lieux n'échappent pas aux émanations olfactives portées loin par le vent ou leur volatilité qui viennent d'abattoirs, d'usines d'équarrissage ou de produits chimiques, parfois même très éloignés. Certaines odeurs se font encore sentir à des dizaines de kilomètres de leur source. Mais parfois l'odeur est une signature de la production locale, ainsi quand les brasseries étaient encore actives, Schiltigheim, en Alsace, s'imprégnait d'une légère odeur de houblon qui s'est fait de plus en plus rare au

fil des années avant de disparaître avec la fermeture successive des brasseries. Chaque ville dispense ainsi son histoire et sa géographie olfactive.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- BACHELARD, Gaston. **La poétique de l'espace**. Paris: PUF, 1981.
- BAUDELAIRE, Charles. **Le peintre de la vie moderne**. Paris, Mille et une nuit, 2010.
- BENJAMIN, Walter. **Sens unique**. Paris : Lettres Nouvelles, 1979.
- BOUVIER, N., **L'Usage du monde**, Paris : Payot, 1992.
- DULAU, R. Exploration du champ du senti à Pondichery, R. Dulau, J-R. Pitte, **Géographie des odeurs**. Paris : L'Harmattan, 1998.
- CORBIN, A., **Le miasme et la jonquille**. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII-XIXe siècles. Paris: Aubier, 1982.
- HELLER, G. « **Propre en ordre** ». Habitation et vie domestique 1850-1930, l'exemple vaudois. Lausanne : Editions d'En Bas, 1979.
- KRACAUER. **Rues de Berlin et d'ailleurs**, Paris: Gallimard, 1995.
- LE BRETON, David. **Sensing the World**. An Anthropology of the Senses. London: Bloomsbury, 2017.
- LE BRETON, David. **Du silence**. Paris : Métailié, 2016.
- LE BRETON, David. **La saveur du monde**. Une anthropologie des sens. Paris : Métailié, 2006.
- MUIR, J. **Quinze cents kilomètres à pied à travers l'Amérique**. Paris: José Corti, 2006.
- PAQUOT, T. **Des corps urbains**. Sensibilités entre béton et bitume. Paris : Autrement, 2006.
- SANSOT, P. **Chemins aux vents**. Paris : Payot, 2000.
- SANSOT P. **Poétique de la ville**. Paris : Armand Colin, 1996.

## NOTES

1. Este texto foi apresentado por David Le Breton na Faculdade de Arquitetura e Urbanismo (FAU) da Universidade de São Paulo (USP) no dia 16 de setembro de 2020, junto à programação e às palestras abertas FAU Encontros, por iniciativa da Profa. Dra. Ana Lanna, tendo contado na ocasião com a participação do Prof. Dr. José Lira (FAU-USP), como moderador, e Profa. Dra. Silvana Nascimento (FFLCH-USP) como debatedora. A gravação do evento está disponível no link <https://youtu.be/hmLeXhqyngc>. A equipe editorial da Ponto.Urbe agradece aos professores Ana Lanna e José Lira pela parceria e ao autor pela autorização da tradução.